

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean

Le premier jour de la semaine,
Marie Madeleine se rend au tombeau de grand
matin ;
c'était encore les ténèbres.
Elle s'aperçoit que la pierre a été enlevée du
tombeau.
Elle court donc trouver Simon-Pierre
et l'autre disciple,
celui que Jésus aimait,
et elle leur dit :
« On a enlevé le Seigneur de son tombeau,
et nous ne savons pas où on l'a déposé. »

Pierre partit donc avec l'autre disciple
pour se rendre au tombeau.
Ils couraient tous les deux ensemble,
mais l'autre disciple courut plus vite que
Pierre
et arriva le premier au tombeau.
En se penchant, il s'aperçoit que les linges
sont posés à plat ;
cependant il n'entre pas.
Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour.
Il entre dans le tombeau ;
il aperçoit les linges, posés à plat,

ainsi que le suaire qui avait entouré la tête de
Jésus,
non pas posé avec les linges,
mais roulé à part à sa place.
C'est alors qu'entra l'autre disciple,
lui qui était arrivé le premier au tombeau.
Il vit, et il crut.
Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas
compris
que, selon l'Écriture,
il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.

Un proverbe - réputé chinois - affirme ceci : « *entre le pare-brise et le moustique, c'est toujours le pare-brise qui gagne...* » Vous pourrez du reste vérifier facilement la justesse de cette affirmation en roulant l'été, bien que le nombre des insectes diminue de manière préoccupante du fait de l'utilisation des pesticides. Il n'en demeure pas moins vrai que le moustique n'a aucune chance de gagner face au pare-brise. C'est tout aussi vrai apparemment pour la mort, ce qui faisait dire à l'écrivain Henri Jeanson « la vie est une course contre la mort, mais le meilleur ne gagne pas ». Et c'est toujours la mort qui gagne finalement.

Mais voilà qu'au matin de Pâques, la découverte du tombeau de Jésus vide et ouvert vient défier notre logique et notre expérience.

Pour les témoins, Marie-Madeleine, Pierre, Jean, cette découverte n'est pas d'abord pour eux une bonne nouvelle... Non, vraiment pas.

Pour Marie-Madeleine, qui pleure comme une Madeleine, ce qui est, nous l'avouerons, plus que légitime, on a enlevé son maître, le Seigneur. Cela ne suffisait donc pas de s'acharner sur un vivant ? Ils continuent sur un mort. Que de cruauté sont capables les hommes...

Pour Pierre, c'est l'embarras que l'on peut ressentir devant une énigme. C'est agaçant quand les faits résistent à notre logique. On n'aime pas trop cela, surtout quand on a la réputation d'avoir les pieds sur terre...

Reste le troisième, le plus jeune, celui qui arrive le premier, Jean, « *il vit et il crut* » nous dit finalement le texte.

Et nous, ce matin, que croyons-nous... ?

Le problème, c'est que ce petit verbe, croire, c'est une peu finalement comme un escalier. Dans un escalier, les marches ne sont pas toutes au même niveau, c'est même le but des escaliers, n'est-ce pas... C'est même pour cela qu'on en équipe nos maisons. Avoir la foi, c'est finalement monter la première marche, même si l'on ne voit pas tout l'escalier.

Peut-être que ce matin de Pâques, nous pouvons nous interroger sur ce que nous disons quand nous disons « je crois » en Dieu, en Christ, en sa résurrection, toutes ces questions qui nous sont posées dans la nuit de la

Pâque et ces affirmations que nous reprenons dans le « Je crois en Dieu ».

La première marche, avec le verbe « croire », c'est quand on émet une opinion : « *je crois que ce jeune lycéen est studieux* ». Oh bien sûr, l'opinion est fondée sur une observation : Dès qu'il rentre du lycée, ce garçon se précipite dans sa chambre, ouvre son ordinateur et refuse qu'on vienne le déranger pour des contingences aussi banales que mettre le couvert ou même passer à table. Oui, je crois qu'il est studieux. Il en donne en tous cas toutes les apparences. Mais nous savons aussi que les apparences peuvent être trompeuses et que notre jeune lycéen passe peut-être tout son temps à occire virtuellement des personnages dans son jeu vidéo. « Je crois... » Nous exprimons donc ainsi nos opinions incertaines. Comme le disait un enfant dans une famille à qui un parent rendait visite : on n'était pas sûr que tu viennes, c'était juste suppositoire.

La deuxième marche nous engage davantage. On croit qu'il y a un Dieu, qu'il doit bien y avoir quelque chose, que le monde ne s'est pas fait tout seul. Bien sûr, il y a le *big bang* à l'origine qui décrit l'apparition de notre univers, mais comme le disait une petite fille : « *pendant la saison de la chasse, quand on entend au village un bang, une détonation, il y a bien toujours un chasseur qui a tiré...* » On a la conviction que le monde ne s'est pas fait tout seul, qu'il y a quelque chose après la mort. Voilà, sur notre escalier, la marche de l'opinion religieuse. C'est une belle marche qui répond à nos questions fondamentales, comme humains, depuis la nuit des temps.

La troisième marche, c'est une ferme adhésion dans ce que nous croyons dans notre Eglise. On nous faisait réciter cela, autrefois, au temps où l'on payait les baguettes de pain en francs : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Eglise, parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper ». Cette marche, elle est un peu moins facile aujourd'hui et finalement on l'use de moins en moins. On a même bien envie de la passer, comme quand nous étions gamins et que nous bondissions dans les escaliers en sautant des marches. Peut-être – et ce n'est pas plus mal – parce que l'on n'a pas très envie de mettre son intelligence en veilleuse et dire je crois parce que c'est comme cela. Nous n'avons pas très envie de ressembler aux corbeaux – c'est comme cela que l'on appelait les prêtres jadis -, tous vêtus de noir et répétant « crois, crois... »

La quatrième marche, c'est peut-être justement celle à laquelle nous sommes invités avec la fête de la Pâque, c'est celle de la rencontre avec un vivant. Celle qu'atteint saint Jean dont on dit « *il vit et il crut* ».

Remarquez, on peut y accéder directement, c'est l'avantage, il n'y a pas besoin de passer laborieusement par les trois précédentes. C'est la rencontre avec un Dieu de tendresse qui vient nous redire qu'il est allé jusqu'au bout de ce que l'on peut donner. Cette marche là nous fait comprendre non pas seulement que Dieu est important pour nous mais que nous sommes importants pour lui. Etre chrétien, c'est finalement rencontrer le vivant un petit matin de Pâques et oser s'en réjouir. Etre chrétien, ce n'est pas seulement « suppositoire » comme le disait l'enfant. Ce n'est pas une évidence qui s'impose à notre logique, mais cela peut devenir une certitude.

Dans la nuit de la Pâque, il y a souvent des baptêmes d'adultes. Et il est justement arrivé une petite aventure à un prêtre lors d'un baptême de jeunes adultes. Vous savez qu'il y a un moment où le prêtre demande à celle ou celui qui va être baptisé :

Crois-tu en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est mort et ressuscité ?

Le jeune candidat au baptême, en pleine célébration lâche une réponse retentissante.

Non, non et non...

Flottement dans l'assistance. Le prêtre qui l'avait accompagné depuis des mois et des mois lui lance un regard navré et se demande à vitesse neuronique comment il va pouvoir gérer cette situation. Il y a des secondes qui durent une éternité.

Finalement, le jeune qui devait être baptisé, ayant compris qu'il ne fallait peut-être pas faire trop durer le plaisir, sourit largement et dit

- Non, je ne crois pas que Jésus soit ressuscité, j'en suis sûr...

Cette affirmation a des conséquences. Elle irrigue notre existence d'une sève vivifiante qui nous fait concevoir la vie d'une certaine manière. Nous sommes aimés et avons vocation à aimer... Comment dire ? C'est un peu comme les fleurs. Quelle différence y aurait-il entre les fleurs qui sont dans un vase, sur la table, et celles qui sont dans le jardin ? Selon toute apparence, aucune : les mêmes tons, la même beauté.

Et pourtant, il y a tout de même entre elles une très grande différence.

C'est que les fleurs qui sont dans le vase sont en train de mourir. Oh, pas tout à fait tout de suite, surtout si on leur a mis de l'eau... Mais... tout de même, elles sont en train de mourir...

Alors, c'est vrai, on peut vivre de très belles valeurs chrétiennes sans pour autant se reconnaître dans l'idée d'une rencontre avec le Christ qui les a inspirées. Mais, coupées de leur source, ces valeurs pourront-elles tenir indéfiniment ? C'est peut-être mieux, finalement, de revenir justement à la source pour faire fleurir un peu notre monde.

Et peut-être que ce qui peut refleurir en priorité, ce sont nos attentions les plus quotidiennes.

Une mère de famille racontait la chose suivante : Sur le trottoir, elle est bousculée par un étranger qui immédiatement s'excuse. Elle lui répond aimablement « *je vous demande également pardon, je ne vous avais pas vu* »... Des sourires échangés, d'aimables paroles et chacun reprend son chemin en se laissant un « *au revoir* »...

La dame entre chez elle sans autre encombre avec tout de même le poids d'une journée très chargée. Elle prépare en soupirant le dîner, il y a encore tant de choses à faire dans une maison. Derrière elle, elle sent une présence, se retourne et s'agace. Son garçon est planté là, en silence, les mains derrière le dos comme une andouille. Pas de risque qu'il propose ses services pour quoi que ce soit ce petit empoté. L'énervement la submerge aussitôt. « *Tu n'as donc rien à faire ?* » lâche-t-elle brusquement « *En tout cas, ne reste pas là dans mes pattes comme une bûche* ». Vivement elle lui tourne le dos et entend des petits pas qui s'éloignent.

Elle repense alors à toute l'amabilité qu'elle avait déployée avec l'étranger tout à l'heure dans la rue. Pourquoi est-ce si difficile parfois d'agir ainsi avec les gens qui vous aiment et que nous aimons ? Un peu confuse, elle se retourne et part à la recherche de son garçon qu'elle sait sensible.

Son regard s'arrête sur le carrelage du hall d'entrée. Il y a là, posé sur le sol, un joli bouquet. Les couleurs s'harmonisent dans la beauté simple des fleurs des champs. Son garçon a dû revenir de promenade et elle comprend. Il s'était avancé sans bruit, les mains derrière le dos, en cachant pour ne pas dévoiler la jolie surprise qu'il destinait à sa maman : ce bouquet cueilli à son intention. Cueilli pour elle, pour elle seule.

Elle se baisse, ramasse les fleurs en souffrance et rejoint son garçon :

- « C'est le bouquet que tu voulais m'offrir ? Tu les as cueillies pour moi aujourd'hui »
- « Oui... J'ai trouvé ces fleurs à la lisière de la forêt, j'ai trouvé qu'elles étaient belles comme toi »

Un peu émue, la mère lui dit « je regrette de t'avoir parlé comme je l'ai fait »

« OK maman, répond le garçon, t'inquiète pas, je t'aime quand même »

En racontant cette petite histoire, cette mère ajoutait qu'il est parfois plus facile de faire attention aux autres qu'à ses proches. Il y a peut-être des choses à ressusciter dans notre existence, des choses très simples et très proches de nous... La tendresse de Dieu nous invite à cette vigilance. Que cette joie de Pâques nous visite dans tout ce que nous vivons de plus quotidien.